

La chevelure d'écailles

Ana Minski



Les Ruminant(e)s

La chevelure d'écailles

à Marjane

1.

En ce jour de kermesse, elle porte un chapeau pointu, un costume de sorcière, et ses longs cheveux noirs cachent son regard sombre et sa moue d'agacement. Elle aimerait courir avec les garçons qui crient, bousculent, rient, prennent toute la place, font les malins. Mais dans son école, les filles craignent la moquerie des garçons et rasant trop souvent les murs. À un angle de la cour de beaux poissons rouges nagent dans un petit bassin. Elle en pêche un que sa mère plonge dans une poche en plastique. Elle s'empresse de rentrer à la maison pour libérer le beau poisson dans un saladier. Elle le regardera nager en rond jusqu'à ce que ses yeux se ferment de fatigue. Le sommeil venu elle devient poisson rouge dans un bocal et, terrorisée à l'idée de ne jamais pouvoir en sortir, elle cogne la surface de verre, hurle sans pouvoir briser le silence. Elle s'éveille dans un sursaut, folle de peur. Près d'elle le poisson, hors du saladier, gît. Elle le prend dans ses mains, pleure longtemps, de honte, de tristesse, d'incompréhension et s'endort de nouveau, le poisson posé contre sa joue. Un nouveau rêve s'enroule à son esprit : dans la cour d'école, des filles en couettes et en jupes,

les lèvres peintes, s'abreuvent à la bouche d'énormes poissons dorés ; les yeux clos, elles vident les poissons de leur chair, ils ne sont bientôt plus que des squelettes, de beaux bibelots sur des étagères protégés par des vitrines. Elle se réveille de nouveau, haletante d'angoisse. Malgré le soleil qui baigne la chambre, tout lui semble hostile : les poupées, les peluches, les lettres blanches sur le tableau noir. Elle s'habille silencieusement, place délicatement le poisson au fond de la poche de son manteau, quitte discrètement la maison, saute sur sa bicyclette et s'éloigne. Elle s'évade du bocal, pense-t-elle. La vitesse l'enivre, le vent fouette ses joues, le froid brûle ses lèvres. Elle saute soudainement de son vélo et l'abandonne sur le trottoir pour errer dans le centre-ville. À cette heure matinale, il y a peu de passants et la plupart des boutiques sont closes. Guidée par une force inconnue, elle se dirige d'un pas sûr vers une animalerie dont les vitrines exposent des chinchillas et des bouviers. Elle passe la porte entrouverte, se plante sans hésitation devant les aquariums, contemple les petites étoiles multicolores qui nagent dans l'eau. Une ombre passe sur son visage d'enfant : elle aimerait libérer tous les poissons du monde, pense-t-elle. De l'autre côté de l'eau, une

silhouette à contre-jour s'approche, grande, forte. Elle se détache lentement de l'ombre, se penche pour fixer le regard de l'enfant à travers l'aquarium. Ses cheveux sont couleur vase et ses yeux d'un noir profond. Ses lèvres pâles s'ouvrent et prononcent : « – Nous sommes les prisonnières du miroir. Notre corps est lac gelé. », puis disparaît dans l'eau trouble de l'aquarium. Tous les poissons, immobiles, fixent l'enfant. Elle plonge sa main dans sa poche, en sort son poisson rouge qu'elle libère dans l'aquarium où il reprend vie. Tous nagent alors en banc et derrière leurs nageoires un sillage de lettres : « *Je meurs parce que quelqu'un a créé pour moi un silence* » (A. Pizarnik)

Le tintement de la porte brise la danse hypnotique. Une vieille femme entre, son corps est sale, recouvert de boue et de mousse, et des exhalaisons fortes et désagréables envahissent la boutique. Elle esquisse un sourire édenté. « – Que fais-tu ici petite fille ? Ce n'est pas un endroit pour les animaux de ton espèce. », puis se dirige vers un vivarium où un python rêve, enroulé sur lui-même. Elle le prend dans ses mains, il s'enroule à son avant-bras, sa langue bifide flaire la peau, elle s'approche de l'enfant et lui tend le serpent. « – Écoute son sifflement, dit-

elle, il est souvenir. » D'abord effrayée, elle se décide à accueillir le python dans ses mains. Il enroule une partie de son corps à son poignet, love une autre partie dans sa paume, et de sa tête ovale l'observe avec curiosité.

« – Il y a bien longtemps, avant l'arrivée de l'homme, mais bien après celle des bactéries, les poissons naissaient, rêvaient, mouraient dans le sein de la Grande serpente dont le corps s'étendait en fleuves, lacs, océans. »

Les yeux de la vieille s'exorbitaient à chaque syllabe qu'elle prononçait, et les murs de l'animalerie s'effritaient en lambeaux de temps dans lesquels l'enfant sombrait :

« – À chacune de ses respirations, à chaque aube, la grande serpente abandonnait des écailles à ses bords qui ne cessaient de s'étendre en berges, plages, rives. Ainsi naquit la Terre : au contact de l'air et de la lumière, des excréments et des urines, de l'avancée des poissons et des herbes, les écailles s'ameublissaient pour devenir sable, vase, boue, argile... »

L'enfant, dispersée, éparpillée, s'écoulait dans les fleuves, les rives, les marnes... son corps ne connaissait plus de limites.

« – La Terre grossissait, et son cœur, ivre de la chair de ses créatures, expulsait joyeusement des étoiles. L'homme apparut en même temps que de nombreuses autres espèces mais au fil du temps, l'ignorance et la peur l'emportèrent sur le bonheur d'être né, condamnant la mémoire du monde à s'épuiser dans les déserts. »

Le visage de la vieille n'était plus humain, sa chevelure serpentait en milliers de bouches d'où se déversaient des flots de sang. Cris, jappements, coups de feu, l'enfant assistait à la curée : la louve dépecée, étalée, exhibée ; le grand cerf décapité, empaillé, cloué ; les bovins engrossés, enfermés, égorgés ; les porcs torturés, gavés, méprisés ; les chats traqués, stérilisés, empoisonnés...

Ensorcelés par la cruauté, elle assistait au déchaînement de ces hommes qui confondaient prédation et meurtre, liberté et sauvagerie. Instinctivement, elle sentait que le sauvage n'est ni sanguinaire, ni tortionnaire, ni sadique ; le sauvage, prédateur ou proie, n'est pas destruction, n'est pas meurtre, n'est pas guerre ; le sauvage est défi et acceptation de la fragilité, de l'éphémère, de la solitude, une boursoufflure de tout l'être s'anéantissant à chaque instant pour renaître, phénix de

sphaigne, et vivre sans protection, sans béquille, sans gloire, sans vanité. L'enfant s'éveille à cette évidence, et son regard, illuminé de détermination, embrasse celui du poisson. Les couleurs disparaissent et dans ce monde muet elle sent la fraîcheur de l'eau irradier au plus profond d'elle-même, en onde scintillante son corps glisse dans une eau peu profonde, des dizaines de poissons nagent autour et avec elle ; la joie est dans le mouvement qui la hisse, la malmène et l'absorbe.

2.

De retour chez elle l'enfant ne dit rien à ses parents, qui, inquiets de son absence, l'interrogèrent pendant des heures. Elle voulait garder cette rencontre pour elle, comme un trésor impossible à partager. Ce jour-là, la chatte, objet quotidien de ses colères et frustrations, ne cracha pas, ne se hérissa pas contre elle, au contraire, elle s'en approcha, la renifla et lui demanda même une caresse. Elle vit pour la première fois son pelage sombre, irisé d'auburn et d'acajou, et ses yeux mordorés qui murmuraient des secrets. L'enfant éprouva alors un sentiment profond de filiation, et, malgré les innombrables malentendus dus à ses maladresses, à son langage humain parfois trop brutal, trop impatient, elle apprit peu à peu à contrôler sa forte émotivité pour recevoir confiance et amitié.

Bien qu'elle osât enfin s'imposer parmi les garçons, imposer même quelques parties de foot mixtes, elle supportait de moins en moins l'école. Les miaulements, qui ressemblaient davantage à des jappements, lui manquaient. Elle aimait tant voir la chatte attraper sa queue, bondir en crabe, chasser souris et insectes. C'était une chatte bavarde, lyrique même, et l'enfant

adorait écouter ses chants. Il lui semblait parfois que les oreilles bavardes de la chatte s'emparaient des siennes qui se dressaient alors, attentives à un bruissement, ou se couchaient d'agacement ; ses pupilles envahissaient les siennes qui se dilataient de peur ou d'excitation ; la queue, prolongement de son coccyx, se dressait, droite et frétilante pour accueillir l'ami, ou battre l'air de colère ; il lui arrivait parfois de vouloir donner des coups de pattes pour éloigner un objet encombrant ou attraper sa nourriture, de grogner ou de feuler silencieusement quand une pensée idiote l'obsédait. Il lui était devenu impossible de dormir sans plonger sa gueule de primate dans le pelage de sa compagne. L'enfant grandissait et ses parents s'inquiétaient de ses silences, de sa solitude, de son goût pour l'errance. Elle s'intéressait de moins en moins aux jeux de ses camarades, seule l'observation de la faune et de la flore l'enthousiasmait, et la chatte était toujours avec elle.

Ses rêves se peuplaient chaque nuit : bélugas et narvals nageant sous les glaciers, oursons jouant dans les forêts, gypaètes s'ornant d'argile rouge ; de guêpes en orchidées, d'hommes en fleurs, de crânes d'ancêtres en migrations de rennes et de gnous..., les siècles dansaient avec la Terre,

emportant dans leurs étreintes les orogénèses, les plantes, la chair, les fossiles ; déposant dans son être une insondable richesse.

Mais, du jour au lendemain, la chatte maigrit atrocement et ne se nourrit plus. Le vétérinaire diagnostiqua un cancer. L'enfant, devenue adolescente, refusa l'acharnement thérapeutique et sa compagne mourut dans ses bras, emportée par un œdème pulmonaire. Elle pleura, beaucoup, longtemps. Mais malgré cette douleur qui lui labourait la poitrine et le ventre, un autre sentiment vaguait tout autour, comme une brume crépusculaire, comme ces rêves qu'elle faisait souvent où quelque chose d'important lui était dit mais qu'elle oubliait toujours au réveil. C'était la beauté de l'ignorance, la modestie qu'impose le mystère de la vie qui venaient de cogner à sa porte.

Pour combler le trou béant qui s'était emparé de son quotidien, elle écrivit, en une nuit d'accablement et de larmes :

« Je sens son regard vif et curieux posé sur moi, j'entends ses éternuements, ses ronflements, ses déambulations félines sur le parquet. Je la sens sauter sur le lit la nuit pour se glisser dans mes bras. Mon vampire avait de grands yeux dorés

qui irradient dans mon esprit comme deux soleils bienveillants. Son regard de velours, beau à s'y noyer, distille en caresses sa tendresse profonde. Compagne inoubliable, son petit corps sombre et doux est posé à jamais contre mon plexus solaire où elle aimait tant s'installer. À présent elle est mon ombre, mon âme, mon ange gardien... aucun substantif ne peut plus la nommer. Elle n'est plus palpable et pourtant, elle n'est plus audible et pourtant, elle n'est plus odorante et pourtant... elle m'enveloppe comme un brouillard discret et affectueux. Elle m'imprègne, je l'absorbe, je la bois... elle est chaleur enivrante, élixir opiacé. Elle m'a montré la voie, la vie c'est autre chose que ces marchandises, ces propriétés charnelles, spirituelles et matérielles. »

Son miroir lui renvoya cette nuit-là la chevelure d'écailles de la vieille animalière, et ces écailles se dispersèrent, scintillant comme des milliers de poissons, dans la profondeur de son iris mordoré. Elle souriait de nouveau, ornée de milliers de serpents.

3.

Hybride, déhiscente, elle ne savait trop comment rationaliser ses sensations. Ce dont elle était certaine, c'était qu'elle devait consacrer sa vie à ceux qui n'émettent mots. Quelques mois après la disparition de sa compagne féline, elle adopta plusieurs animaux dont une chatte noire et blanche. Cette dernière avait été enfermée dans un caveau du cimetière avec une trentaine de chats, plus d'une dizaine d'entre eux étaient morts de faim et d'infections. Bien qu'adulte elle n'était pas plus grande qu'un chaton de six mois, ce qui ne l'empêchait pas de griffer et de fuir quand l'adolescente tentait de la toucher. Elle se surprit un jour à penser : « Tout est si grand dans ce petit corps : sa curiosité, sa gourmandise, son sommeil, ses rêveries, son silence, sa solitude... étrange quête de grandeur dans ses yeux immenses, étendues aquatiques à l'étonnement sans fond. » Elle l'appela Kahena et il lui fallut des mois de patience, de prudence et d'attention pour l'appivoiser. « Kahena est une chaman, un splendide animal à l'écoute des battements du vent, à la fois sage et silencieuse, solitaire et râleuse. Je me sens si éloignée de son absolu désir

de vivre, si pathétiquement accablée à la moindre contrariété. » pense l'adolescente. Elle adopta un python anorexique qu'elle nourrissait en lui enfonçant dans la gueule des souris mortes ; une poule, agressée par un chien de chasseur, et que la voisine voulait tuer ; les poissons rouges des kermesses ; un pigeon goitreux. Ses parents, d'abord rétifs, apprenaient avec elle à comprendre les enroulements d'Eliott le python, les caquètements d'Irma la poule, les sifflements d'Oscar le pigeon. « Les existants se rejoignent tous dans une durée plus longue, non vécue, non soumise aux ravages inquiétants du temps. » pense l'adolescente. La poule Irma et la chatte Kahena dormaient toujours ensemble, l'une contre l'autre. Kahena apprenait à roucouler, Irma à ronronner. Oscar se nichait sur les épaules des êtres qui l'entouraient mais restait timide et peureux quand des inconnus s'approchaient. L'adolescente contemplait l'aquarium qui trônait dans le salon, des centaines de galets en constituaient le fond, des grottes de corail, des cheminées artificielles, et elle semblait parfois dans l'inquiétude : « Jusqu'où ira *sapiens* pour s'immuniser contre la maladie et la mort, pour s'approprier la moindre parcelle, le moindre être vivant ? » Les paysages aquatiques s'étendaient,

envahissaient le salon, le jardin, la ville, la Terre. L'île cosmique, emprisonnée dans un bocal, devenait une épave emplie de dégoût, de lassitude, de tristesse.

« On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs » lui disaient souvent ses parents quand elle se révoltait contre leur carnisme. « Mais qui sont les œufs et l'omelette est-elle si indispensable ? ». Et puis un jour, près de chez elle, guidée par Kahena et Irma, elle découvre une petite ouverture dans le karst et y pénètre. Des peintures préhistoriques ornent les parois : des aurochs, des chevaux, des bouquetins, un poisson. Les peintures agissent sur elle comme une anamnèse brutale, la ramenant vers un territoire primitif où règne une communauté de sensibilité et de pensée. Elle quitta ce jour-là la maison familiale pour vivre près de la grotte et sculpter dans le bois les sauvages disparus ou en voie d'extinction. Elle disparut l'hiver du retour des ours.

Certains racontent que les nuits où la lune vomit son cri de louve une grande Serpente mue, abandonnant sur les chemins ses écailles, micas scintillants, et que ces nuits-là naissent des êtres ivres de liberté et de sagesse.

illustration de couverture Guillaume Roguet
imprimé sur papier recyclé
www.lesruminants.org/
<http://mitaghouliee.blogspot.fr>

Les Ruminant(e)s, Toulouse, 2018

978-2-9551499-8-0